

Les Dieux du stade

Estelle Lamotte avait tout du top-model : le prénom, la taille filiforme, des formes rebondies (90-60-85), un Q.I. de gravure de mode, un goût frénétique pour la presse people et les émissions de télé-réalité, une pratique assidue des salles de gym – avec une prédilection pour les abdos fessiers – complétée par une fréquentation compulsive des « floor-dance » branchés découverts au fil des pages « nuits parisiennes » de ses lectures. Seule différence avec les mannequins des magazines auxquelles elle s'identifiait : à vingt-sept ans révolus, elle était toujours vierge. Estelle était fleur bleue et ne s'en cachait pas. Elle rêvait encore au prince charmant. Pas un aristocrate romantique

mais un chevalier moderne : grand et beau, sportif et drôle, riche et intelligent, et surtout célèbre. Pas question de se brader et de passer ensuite pour une « Marie-couche-toi-là ». Les prétendants ne manquaient pas, mais aucun ne réunissait les sept critères incontournables pour déflorer son Saint-Graal. Devenue catherinette, Estelle se désespérait. Rongée intérieurement par cette ignorance du loup, elle envisageait avec angoisse de craquer pour un ersatz de Lancelot, un prof de gym tonic ou un golden-boy, et de renoncer à ses bonnes résolutions.

Dans l'immédiat, elle était assistante dentaire du docteur Raymond Bourdon-Bénard, un orthodontiste quinquagénaire aux tempes argentées, yeux azur et sourire carnassier étincelant. Celui que ses amis appelaient Ray – ses copains qui l'avaient côtoyé à l'époque où il jouait troisième ligne centre sous le maillot blanc et bleu layette de l'équipe réserve du Racing – avait connu son heure de gloire en jouant une mi-temps en équipe première contre

Toulouse aux côtés de Jean-Pierre Rives. Le Racing avait gagné et le bon docteur perdu une dent; un bourre-pif déplacé à l'issue d'une mêlée ouverte.

Les premiers flocons menaçaient, Noël approchait avec son cortège de cadeaux. Séducteur à la voix rocailleuse, Raymond Bourdon-Bénard ne laissait pas indifférent ses patientes. L'homme avait de beaux restes et en jouait pour fidéliser une clientèle féminine soucieuse de préserver un précieux capital dentaire. Reconnaisantes de son doigté professionnel, les heureuses bénéficiaires de ses détartrages et blanchiments profitaient de la période des vœux pour multiplier attentions délicates et remerciements énamourés. Les paquets cadeaux encombraient l'accueil et s'amoncelaient sur le comptoir design de Mlle Lamotte. Caisses de romanée-conti ou de saint-estèphe voisinaient avec des cravates-club en acétate ou des écharpes 20 % cachemire, 80 % acrylique. Entre les magazines de rugby traînant sur la table basse de la salle d'attente et la photo dédicacée de « Casque

d'or» trônant sur son bureau Directoire, impossible d'ignorer les penchants du praticien pour le ballon ovale. Sensibles à l'aspect viril de leur beau docteur, quelques patientes perspicaces optaient pour des présents à connotation sportive : polo Eden Park, livre sur l'année du rugby et, plus inattendu, un grand calendrier au titre alléchant : «Les Dieux du stade». Le format imposant et la photo de couverture – un athlète dénudé, sur fond de mer, tenant à la main un ballon ovale – ne manquèrent pas d'intriguer notre préposée à l'accueil et à la stérilisation des instruments de torture. Estelle était en quête d'un Apollon, les Dieux du stade entraient dans son cahier des charges. La frontière était mince entre cadeaux professionnels et cadeaux personnels, sa curiosité personnelle l'emporta sur sa conscience professionnelle, elle décacheta avec précaution le blister transparent protégeant l'objet de ses convoitises et se mit à en tourner les pages. Plus les mois avançaient, plus son cœur s'affolait. Transgression de l'interdit ou ambiguïté des corps

qui s'offraient sans retenu, toujours est-il qu'un picotement agréable parcourut son épiderme et qu'une rougeur inhabituelle transperça son maquillage. Le printemps lui apporta le choc inespéré. L'homme tant attendu, le regard malicieux et le slip sur les cuisses, s'exhibait sans pudeur. Des bruits de voix la tirèrent de son trouble : Raymond Bourdon-Bénard, toujours affable, accompagnait une patiente. Se sentant prise en faute, elle glissa le calendrier sous son bureau. La nuit suivant sa découverte fut agitée, meublée de rêves délicieux et troublants. Estelle était obstinée et galvanisée. Sa décision était prise : elle irait au stade rencontrer son chevalier. Estelle était pipelette. Perrette et le pot au lait n'étaient pas loin. Elle appela, pour se donner du courage, ses deux meilleures amies et leur confia, sous le sceau du secret, qu'elle venait de rencontrer l'homme de sa vie ; se gardant bien d'en dire plus. Notre assistante dentaire ignorait tout du rugby : ses règles absconses, ses dieux musclés et ses stades venteux. Ses préjugés – un sport de

brutes sur un champ de boue - en avaient pris un coup. On pouvait avoir un regard d'ange, une plastique d'Adonis et se livrer à des activités de voyou. Elle questionna son patron, surpris de son regain d'intérêt pour le jeu à quinze. Dans son cœur, un Stade Français renaissant avait remplacé un Racing déclinant. Valorisé par cette oreille complice, il se montra intarissable sur ses exploits sportifs, les rencontres homériques entre Biarrots et Parisiens, les travées en folie du stade Jean-Bouin, les chevauchées dantesques d'un Dominici ou d'un Skrela, les troisièmes mi-temps d'anthologie. Le samedi approchait, sa fébrilité augmentait. Elle se retrouva dans la tribune présidentielle, entre un étudiant en médecine catalan et un publicitaire parisien. Le Stade Français affrontait Perpignan. Dès qu'il foula la pelouse, elle reconnut son homme, étincelant dans son maillot bleu pétrole zébré d'éclairs fraise. Elle manqua défaillir. L'habit redonnait tout son mystère à la nudité de son prince charmant. Fascinée par la virilité de son futur soupirant,

elle ne retint du match que ses charges héroïques et l'essai qu'il marqua, après une course folle. Le Stade Français l'emporta avec dix points d'écart. Le plus dur restait à accomplir : rencontrer son Apollon et lui déclarer sa flamme. Refoulée à l'entrée des vestiaires, elle quitta le stade dépitée. Sa plastique n'avait pas laissé insensible son voisin de travée. Le hasard les réunit à nouveau sur le trottoir. Le publicitaire se fit enjôleur et l'invita à prendre un verre. Notre quadra était un habitué des troisièmes mi-temps et des bars ovaliens. Ils se retrouvèrent au «Stade», le repaire festif de supporters hilares. Après deux bières et trois verres de Kroon, Estelle tanguait. Les rires, le brouhaha et la musique la dispensaient de toute conversation. La danse était son mode d'expression, elle oublia sa déconvenue dans les tressautements. Absorbée par ses déhanchements, elle ignora l'arrivée des joueurs venus fêter leur victoire. Son corps appétant n'échappa pas au regard conquérant de son idole. Son aura de «Dieu du stade» permettait toutes les

audaces, il se colla contre elle et n'en bougea plus. La nuit avançait. Plus résistant aux horions ennemis qu'aux alcools forts, notre colosse vacillait. L'heure de la retraite avait sonné. Incapable de conduire, son nouveau fiancé bredouilla à Estelle son adresse et lui confia les clés de son coupé. L'appartement sentait le célibataire et le renfermé. Elle s'attendait à un baiser fougueux, elle n'eut droit qu'à «une peau de renard» qui éclaboussa son jean Diesel et son pull Zadig et Voltaire. Estelle était bonne fille, elle eut pitié de son chevalier. Elle entreprit de le déshabiller et de le mettre au lit. Un instant sa main s'arrêta sur le membre convoité, il pendouillait inerte, indifférent à ses caresses. Un instant, elle hésita à passer la nuit contre son dieu déchu, ses ronflements porcins l'en dissuadèrent. Estelle était maniaque, elle plia avec méticulosité les vêtements de son ex-futur prétendant et les rangea sur une chaise bancale. Machinalement, elle ramassa le slip qui gisait à terre et le glissa dans son sac Chloé. Sa fierté était sauvée.

Elle garderait un souvenir tangible de cette nuit inoubliable et pourrait l'exhiber devant ses copines pour couper court à leurs questions embarrassantes. Son larcin la réjouissait. Privé de son cache-sexe, son éphémère fiancé aurait une bonne raison de s'afficher, l'an prochain, dans son plus simple élément en couverture du nouveau calendrier.